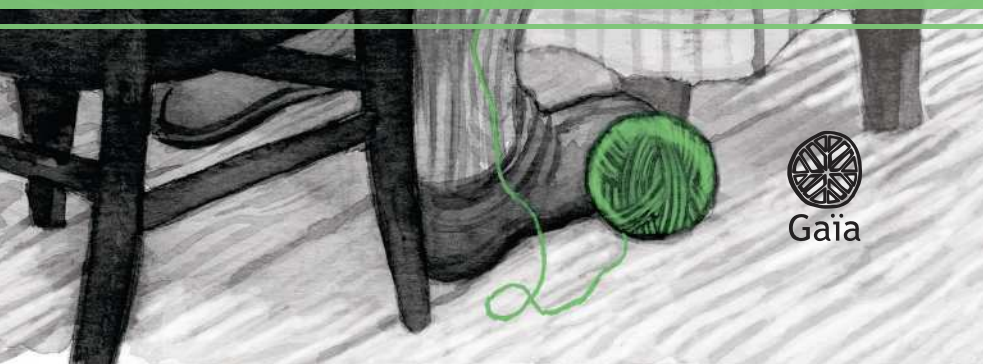




La passion secrète de
Fjordur et autres racontars
Jørn Riel



La passion secrète de Fjordur

et autres racontars

Jørn Riel

Traduit du danois par Susanne Juul et Bernard Saint Bonnet

Fjordur pensait à sa passion, il lui arrivait d'en avoir des palpitations comme un garçon de dix-sept ans avant un rendez-vous amoureux, et cette pensée le rendait à la fois nerveux et sauvage. Mais Fjordur luttait. Il réprimait ses pulsions du mieux qu'il pouvait, parce qu'il savait qu'ici aussi, mises à jour, elles risquaient de faire de lui un homme marqué à vie.

Pendant deux ans, à la cabane de Hauna, il tint bon. Deux ans, où il chassa plus assidûment qu'aucun autre pour tenir sa passion à distance. Mais la troisième année, quand fut installé l'émetteur de Cap Rumpel, sa passion fit voler en éclats les garde-fous patiemment édifiés. Dans un état proche de la transe, il partit à Cap Rumpel pour envoyer un télégramme à Copenhague.

Jørn Riel est né au Danemark en 1931. Son enfance est marquée par les longs récits enfumés des pionniers de l'Arctique, tels Knud Rasmussen ou encore Peter Freuchen, lequel faisait sauter le petit Jørn sur ses genoux en martelant le parquet de sa jambe de bois.

Du fatras des glaces et des aurores boréales, il rapportera une bonne vingtaine d'ouvrages. L'ensemble de son œuvre a été récompensée par le Grand Prix de l'Académie Danoise (2010).

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

La passion secrète de Fjordur
et autres racontars

du même auteur chez le même éditeur

les racontars arctiques

La vierge froide et autres racontars (1993 ; nouvelle édition 2011)

Un safari arctique et autres racontars (1994)

La passion secrète de Fjordur et autres racontars (1994)

Un curé d'enfer et autres racontars (1996)

Le voyage à Nanga, un racontar exceptionnellement long (1997)

Un gros bobard et autres racontars (1999)

Le canon de Lasselille et autres racontars (2001)

Les ballades de Haldur et autres racontars (2004)

La circulaire et autres racontars (2006)

Le naufrage de la *Vésle Mari* et autres racontars (2009)

Une vie de racontars, Livre 1 (2012) Livre 2 (2013)

compilations de *racontars arctiques*

Le Roi Oscar (2004)

Une épopée littéraire (2006)

cycle *Le chant pour celui qui désire vivre*

Heq (1995)

Arluk (1996 ; nouvelle édition 2012)

Soré (1997)

La maison de mes pères

(trilogie, 1995 ; nouvelle édition en un volume, 2010)

Le jour avant le lendemain (1998)

La maison des célibataires (1999)

La faille (2000)

Le garçon qui voulait devenir un Être Humain

(trilogie, 2002 ; nouvelle édition en un volume, 2009)

Une vie de racontars - Livre 1 (2012)

Une vie de racontars - Livre 2 (2013)

En livre-cd, interprété par Dominique Pinon :

Le Roi Oscar et autres racontars (2008)

La maison des célibataires (2009)

du même auteur chez d'autres éditeurs

Pani, la petite fille du Groenland (Le Livre de Poche Jeunesse)

Le garçon qui voulait devenir un Être Humain (Album, Sarbacane)

Le jour avant le lendemain (Album, Sarbacane)

La vierge froide et autres racontars (BD, Sarbacane)

Le Roi Oscar et autres racontars (BD, Sarbacane)

La plupart des ouvrages de Jørn Riel sont également disponibles en poche
aux éditions 10/18.

Avec le soutien du



Ouvrage traduit avec le concours de la Commission
Européenne, Bruxelles, et numérisé avec le soutien
du Centre National du Livre, Paris.

www.centrenationaldulivre.fr

Jørn Riel

La passion secrète de Fjordur
et autres racontars

traduit du danois par Susanne Juul
et Bernard Saint Bonnet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
En underlig duel og andre skrøner

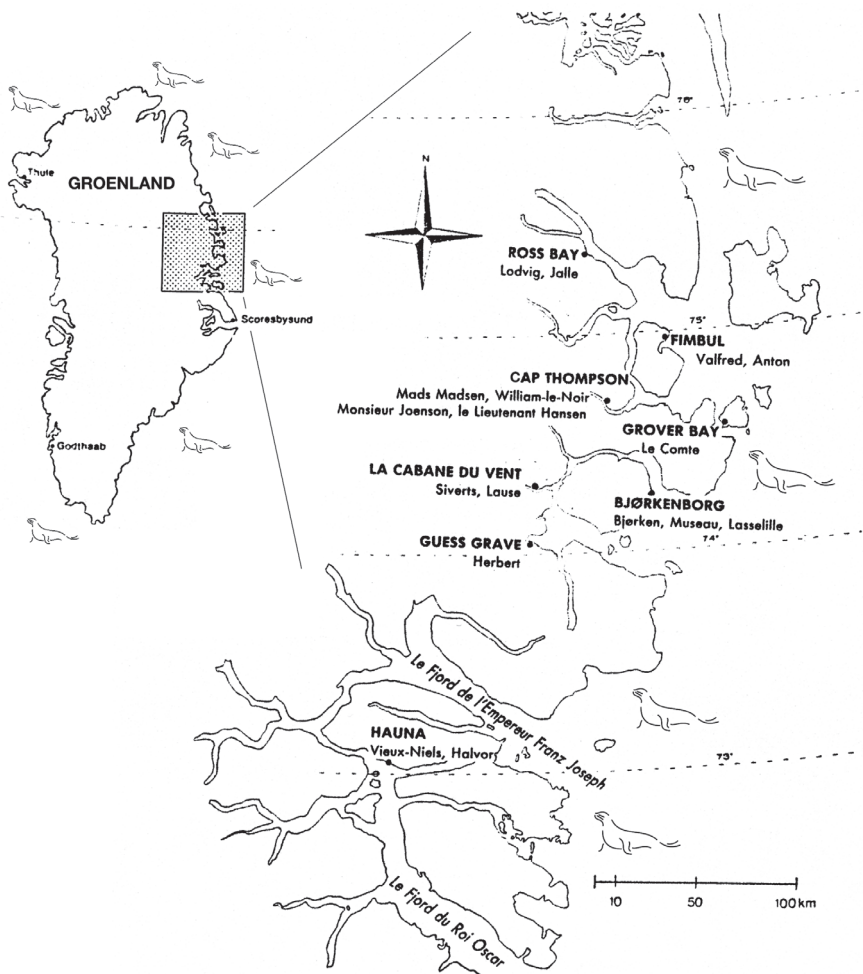
Illustration de couverture :
© Hervé Tanquerelle, 2014

© Jørn Riel, Lademann, Copenhague, 1976
© Gaïa Éditions, 1994, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-347-9

À Paul-Émile Victor...

*« ... qui a, plus que tout autre, œuvré à poser le Groenland
et l'Arctique sur la carte française du monde. »*



L'épreuve de virilité

... où l'on constate qu'il n'y a pas de bornes à l'altruisme de Bjørken, à l'abnégation de Museau, ni à la naïveté de Lasselille...

Lasselille était le plus jeune chasseur du nord-est du Groenland. Et sa demande d'emploi à la Compagnie trouvait son origine dans diverses circonstances malheureuses.

Sa mère était suédoise, scanienne pour être plus précis, et son père danois. Ce qui aurait pu constituer un mélange parfaitement acceptable, pour peu qu'il ait eu le temps et le calme nécessaires pour s'épanouir entre eux. Cela aurait dû se passer à Hven ou à Saltholm, ces deux petites îles à mi-chemin entre les deux pays. Mais son père, cantonnier de son état, était soi-disant « détaché » entre Hillerød et Nøddebo et comme il ne pouvait pas, bien sûr, dans ces conditions, s'installer au milieu du détroit, cela obligea Lasselille à opter pour le Danemark. Ainsi devint-il un Suédois danois ou un Danois suédois, comme on voudra, et dans son cas, ce ne fut pas toujours agréable.

Poussé par une forte personnalité, le garçon aurait peut-être pu dépasser les obstacles linguistiques et culturels. Un cerveau vif et affûté aurait joué sur le côté suédois en tant qu'élément mystique et exotique, quelque chose de subtil, bref, d'inaccessible pour des Danois moyens. Mais Lasselille était du genre fadasse et, pour tout dire, il n'avait pas inventé la poudre. Il était effacé, avait la comprenette un peu dure et une physionomie plutôt ingrate. Il n'avait pas assez de ressort pour tenir la racaille à distance, pas suffisamment de biceps pour gratifier de nez sanguinolents les galopins qui le traitaient de péquenot de Scanie, de Karl le Fou ou de Diable de Suédois.

Et ainsi donc, Lasselille avait eu une enfance misérable.

Et c'est parce qu'il souhaitait si profondément tout quitter qu'il chercha à partir au Groenland en qualité de chasseur. Il enfila deux chandails islandais pour élargir sa carrure et se présenta devant le directeur de la Compagnie. Il fit un effort pour parler avec un accent scanien prononcé et se forgea, au prix d'un menu mensonge, une jeunesse quelques milliers de kilomètres plus au nord, parmi les Lapons et les rennes. Le directeur vit en lui un garçon hardi que d'ailleurs, vu son accent, il avait du mal à comprendre ; il regarda profondément dans les yeux bleus et rapprochés et l'employa sur-le-champ.

Lasselille fut envoyé à Bjørkenborg en tant qu'apprenti. Et là s'ouvrit une existence qu'il se mit rapidement à aimer. Là, il n'était ni suédois ni danois, ni paysan, ni fou, ni diable. Dès le premier jour, on le considéra comme un être normal, et on lui souhaita la bienvenue avec un naturel qui lui sembla exceptionnel.

Il s'attacha fortement à Museau et Bjørken, lesquels étaient les premiers êtres humains à lui manifester une bonté naturelle, et, au cours de ses années d'apprentissage, il grandit à la fois spirituellement et physiquement, comme disait Bjørken, « du simple au double ».

Trois ans, il resta apprenti. Trois bonnes années où il apprit la plupart des ficelles du métier de chasseur. Une chose seulement l'empêchait encore d'être élevé au rang de chasseur. Lasselille n'avait jamais attrapé d'ours. C'est pourquoi personne n'avait un désir aussi vif que l'apprenti de Bjørkenborg de descendre un de ces particuliers à la fourrure blanche. Lasselille voyageait sur la mer, dans les fjords et loin dans les vallées, dès que le temps et les conditions de circulation le permettaient, et il allait dans tous les endroits que les chasseurs expérimentés prétendaient fréquentés par les ours. Mais jamais il n'avait vu d'ours vivant et, bien rarement, de simples traces.

Lasselille avait passé trois ans à Bjørkenborg. Et Bjørken,

qui était chef de station, considérait que Lasselille avait fini son apprentissage. Ne restait que ce problème d'ours. Museau, tout comme Bjørken, attrapait des ours, mais Lasselille n'exerçait aucune séduction sur les plantigrades.

Au cours de son quatrième hiver, Lasselille jura ses grands dieux que s'il ne s'était pas fait d'ours avant l'arrivée du bateau, il donnerait ses huit jours et retournerait à Hillerød. Engagement capital qui montra bien à ses camarades l'étendue de son désespoir. Et, quand la première lueur du soleil balaya la glace, Lasselille se lança dans sa quête de l'ours.

Dès la première année à la station, Bjørken lui avait offert cinq chiots. Et il se trouva que lui, qui n'avait jamais eu de chien, manifesta un don hors du commun pour l'élevage. Il traitait ses animaux sur un pied d'égalité, comme des compagnons, il leur parlait comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, et eux apprirent vite à écouter et à comprendre. Les chiens devinrent la moitié de son monde, et Lasselille devint presque une divinité pour eux. Ils l'aimaient sans réserve, le respectaient et lui obéissaient, et leur humeur se calquait sur la sienne.

Il en allait ainsi au cours des chasses à l'ours. En quittant Bjørkenborg, les chiens tiraient son traîneau léger, pleins de zèle et d'impatience. Ils jappaient de pure joie de vivre et tournaient leurs têtes vers Lasselille, qui marchait derrière le montant, et ils lui souriaient. Lasselille, voyant leurs larges sourires, se sentait le cœur envahi de chaleur et de bonheur. Lui qui, pendant toute sa vie à Hillerød, n'avait jamais eu d'ami, était pour ainsi dire bouleversé par leur adoration.

Mais, quand ils avaient erré pendant des jours et des jours sans résultat, et que Lasselille commençait à faire une tête de chien battu, la bonne humeur s'évanouissait. Les chiens se désolaient pour le compte de Lasselille, ralentissaient considérablement et avançaient la tête tout près de la glace, leur queue touffue sous le ventre.

Mars et même avril passèrent sans que Lasselille parvienne à trouver son ours. Il maigrit et se replia sur lui-même. Ses yeux se cernèrent, et il semblait sur le point de fondre en larmes, à chaque instant. Les chiens aussi prirent un air lamentable. Leur fourrure était devenue terne, leurs pattes douloureuses et ils cessèrent complètement de se battre entre eux, ce qui était pourtant leur divertissement favori.

Même le jour de Pâques et celui de l'Ascension, Lasselille et ses amis à quatre pattes continuèrent à errer dans les glaces. C'était à ce point préoccupant que Bjørken et Museau, le dernier jour du mois de mai, s'assirent à table pour discuter et envisager ce qu'il y avait lieu de faire pour l'apprenti.

– Je pense quand même que c'est la lumière, lança Bjørken à qui son expérience disait que la mauvaise humeur ne pouvait être causée que par trop de lumière, ou par trop d'obscurité.

– C'est cet ours qu'il n'a jamais eu, corrigea Museau. Le problème de Lasselille n'a rien à voir avec la lumière. Au contraire, je crois que le retour de la lumière lui a été un soulagement, parce qu'il a enfin pu partir à la chasse. Le jour où ce garçon se farcira son premier ours, il redeviendra comme tout le monde.

– Hum.

Bjørken regarda son compagnon avec indulgence.

– Bien sûr, il ne faut rien exclure dans une situation de cette gravité, admit-il, mettons que c'est une combinaison malheureuse de lumière et d'ours. Et il faut qu'on fasse quelque chose contre ça.

Ils étaient installés à table avec, entre eux, deux bouteilles du vin à étiquette du Comte. La pièce était chaude parce que Museau avait fait du pain, et Bjørken avait quitté son chandail de laine parce qu'il ne supportait pas la chaleur et qu'il avait envie d'aérer le dragon cracheur de flammes qui lui décorait le dos.

– En ce qui concerne la lumière, y’a sûrement pas grand-chose à faire, lança Museau, mais pour être tout à fait honnête, j’crois pas non plus que ça ait de l’importance dans ce cas précis.

Bjørken attrapa une des deux bouteilles et fixa l’étiquette d’un air absent. C’était un Château Bourville que le comte avait offert à Museau pour ses cinquante ans. Les propos de Museau lui convenaient à merveille. Ils lui donnaient la possibilité, et, pour ainsi dire, le devoir moral, de développer sa philosophie sur clarté et obscurité. Ce qui nécessitait un long préliminaire sur l’interaction entre l’âme humaine, le noir absolu et la lumière absolue. Il laissa cependant Museau continuer encore un moment, afin de rassembler ses énergies pour une démonstration convaincante, et Museau, qui n’avait apparemment toujours pas appris à se méfier, alors qu’il vivait avec Bjørken depuis neuf ans, continua.

– Plus tôt ce garçon aura trouvé son ours, plus vite reviendra sa bonne humeur. Et à ce moment-là, soleil ou lune, il en aura plus rien à foutre.

Il regarda, sûr de lui, son compagnon qui hocha la tête, comme encourageant.

– Ah, tu crois ça ?

Bjørken sourit, et ce sourire aurait dû alerter Museau.

– Oui. Y’a pas de doute, c’est comme ça. La solution, c’est de trouver un ours, de le pousser devant lui et de le lui laisser descendre.

Bjørken ne répondit pas, mais conserva son sourire et c’est à ce moment-là seulement que Museau commença à flairer quelque chose. Il tira, confus, sur l’élastique qui servait de branches à ses lunettes et réalisa tout d’un coup qu’il était tombé dans le panneau.

– Ça doit pas être sorcier, acheva-t-il timidement.

Ils se versèrent un verre en silence, chacun de sa bouteille. Un silence à vous mettre les nerfs à vif. Quand ils eurent goûté le vin et savouré les relents de tord-boyaux si

spécifiques aux vins de Grover Bay, Bjørken se rejeta d'aise en arrière, contre le dossier de sa chaise, et entonna, sur un ton un tantinet doctoral :

– Tel que tu présentes le cas, mon ami, tout semble facile et même élémentaire.

Museau s'affaissa sur sa chaise. Maintenant, il savait ce qui l'attendait. Bjørken était en branle pour un de ces interminables radotages dont il avait le secret. Quand Bjørken employait les mots « mon ami », on pouvait être sûr qu'on allait avoir droit à une insupportable conférence. Bjørken continua.

– Au fond, mon cher ami, tu as un don unique pour présenter les choses de manière simpliste.

Il baissa la voix et soupira.

– Tu es d'une terrifiante simplicité, Museau, une propriété caractéristique de toutes les espèces primitives.

La voix reprit de la force.

– Mais rien n'est simple ! Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ? Rien, absolument rien n'est simple dans cette vie, pour celui qui pense un peu. Même la moindre des choses, même celle qui peut paraître claire et évidente est, en réalité, à la fois complexe et astreignante, et exige des connaissances et du savoir pour l'analyser.

Museau respira lourdement. Tout espoir d'une solution simple au problème de Lasselille s'envolait. Bjørken avait commencé à mettre ses batteries en branle-bas de combat. Cette fois-ci, il commença avec quelque chose de passablement bizarre : les traits d'attelage des chiens.

– Prenons maintenant un exemple, dit-il. Dans ton cas, les exemples sont nécessaires parce que tu n'as jamais accédé à la pensée abstraite.

Sa voix vibra d'entrain. Il fit une courte pause pour peaufiner son préambule dans ses pensées. Museau en profita pour ingurgiter un nouveau verre de vin.

– Oui, je crois que les traits d'attelage conviendront à

merveille. Parce que là, t'as quelque chose qui s'emmêle et, sacré bordel, plutôt coton à démêler après. Si, les traits, ça tu devrais piger, c'est suffisamment quotidien.

Museau hocha la tête. Il savait d'expérience qu'il était indiqué de hocher la tête de temps à autre, sinon Bjørken croyait qu'il n'avait rien compris et en profitait pour s'engager dans un tas de précisions tout aussi ennuyeuses les unes que les autres. Il ôta ses lunettes, un peu comme si le fait que Bjørken disparaisse dans un brouillard gris devait l'aider à supporter la suite.

Bjørken se passa la langue sur les lèvres.

– Les traits, oui.

Il goûta les mots comme si c'était des caramels.

– Donc, des traits, quand ils sont entortillés depuis l'avant du traîneau jusqu'à ton premier chien. C'est un putain de bordel de rouler comme ça, pas vrai ?

Il constata que Museau hochait la tête et que, jusque-là, il suivait.

– Bien. Maintenant, on va comparer la situation de Lasselille aux traits des chiens. La totalité des traits vont représenter les pensées dans l'esprit de ce garçon.

Museau aurait bien aimé savoir ce que c'était comme pensées, et s'il y en avait vraiment seulement cinq, mais il jugea préférable de la fermer.

Bjørken montra ses longs doigts et les entremêla.

– Les pensées de Lasselille sont comme un attelage de chiens mal élevés. Elles oscillent d'un côté à l'autre, sautent par-dessus un trait ici et par-dessous un autre là.

Il fit une démonstration avec les doigts et Museau hocha la tête.

– Et qu'est-ce que ça donne ?

Bjørken eut le sourire de l'instituteur qui vient de poser une colle au cancre de la classe. Il buvait du petit lait. Voilà l'irremplaçable chef de station de Bjørkenborg en train d'analyser la vie psychique de son apprenti.

Museau fixait les doigts au travers de ses épais verres de lunettes.

– Ben, faudrait démêler, dit-il

– Bravo !

Bjørken applaudit.

– Faut démêler, mais comme tu sais, c'est pas du gâteau. Comme je l'ai déjà dit, rien n'est simple dans ce bas monde. Et en ce qui concerne les traits d'attelage, y'a beaucoup de précautions à prendre.

– Lesquelles ? demanda imprudemment Museau.

Bjørken compta sur ses doigts.

– Primo, y'a le temps. Est-ce qu'il y a du vent ou est-ce que c'est le calme plat ? Est-ce que la température est haute ou basse ? Est-ce qu'il neige ou est-ce qu'il y a une accalmie dans le mauvais temps ? Et s'il neige, est-ce que les flocons sont gros ou petits ? En plus, la visibilité a son importance. Deuzio, il faut prendre en considération si c'est la période claire ou obscure ou entre les deux. Et tertio, le type de nourriture qu'on a utilisé les derniers jours joue un rôle qui n'est pas négligeable. Est-ce que les clébardes ont bouffé de la viande, du lard, du requin ou de la farine de seigle ?

Derrière leurs lunettes, les yeux de Museau s'écaraillèrent comme ceux d'une chouette.

– Qu'est-ce que la nourriture vient foutre là-dedans, Bjørk ?

Bjørken inspira l'air par le nez et tourna les yeux vers le plafond. Il y avait quelque chose de vexant sur ses lèvres, qu'il parvint à contrôler.

– Tu t'en souviens peut-être, les déjections des chiens les quittent comme le jet d'un tuyau de pompier si on les nourrit avec du lard. Et tu t'en souviens peut-être aussi, une certaine partie de cette peu ragoûtante matière intestinale badigeonne les nœuds qui doivent être défaits. Dans cette situation, il faut par ailleurs prendre aussi en considération le tempérament du maître de traîneau, son état d'esprit du

moment, sa sensibilité vis-à-vis du froid et surtout, surtout, la qualité de ses dents.

Museau resta bouche bée d'étonnement.

– Alors là, j'te suis plus. Pourquoi les dents ?

– C'est avec les dents, mon excellent ami, que l'on défait souvent les nœuds les plus coriaces. Ces nœuds-là, des doigts engourdis et transis n'arrivent pas à en venir à bout, répondit Bjørken. Prends mon cas, par exemple, j'ai deux excellentes canines qui sont bien utiles dans ce genre de situation, alors qu'un malheureux comme Valfred, pendant des années, et surtout maintenant qu'il a un râtelier en porcelaine, est obligé de se servir d'un piquet de tente ou de recourir à l'altruisme d'un camarade. Et maintenant que nous sommes si avancés dans nos réflexions, mon petit Museau, nous ne pouvons pas contourner l'aspect esthétique. Y'en a qui ont du mal à planter les dents dans un trait d'attelage imprégné par la chiasse gelée de huit chiens.

Museau hocha la tête, témoignant sur ce point de son accord absolu. Et, comme Bjørken faisait une pause d'une longueur inhabituelle, il se hâta de la meubler.

– Y'a peut-être du vrai dans cette histoire de traits de chiens, dit-il, mais crénom, quel rapport avec Lasselille ?

Bjørken rejeta la nuque en arrière et regarda son compagnon d'un air supérieur.

– Mais c'est l'évidence même, mon ami. Pour qui sait penser, c'est clair comme de l'eau de roche. Le problème de Lasselille, c'est justement comme un tas de traits emmêlés. Il est entortillé jusqu'à la garde, si je peux me servir de cette image, et tous les éléments que je viens de mentionner jouent un rôle si on veut parvenir à le défaire.

– Les merdes de chiens aussi ? s'enquit Museau.

– Ouais, ça aussi, répondit Bjørken.

Museau rechaussa ses lunettes et glissa les élastiques derrière les oreilles. D'une certaine manière, il devait bien avouer que les pensées de Bjørken étaient assez intéressantes.

– En présentant les choses comme ça, ça devient encore plus compliqué que j’imaginai, murmura-t-il.

– Mais j’té disais que rien sur terre n’est simple, enchaîna Bjørken. C’est que pour les simplets que tout est simple. Tu sais aussi bien que moi que tout a un devant et un derrière. Tu sais qu’il y a une droite et une gauche, un haut et un bas. Et, à partir de ce savoir, tu devrais, aussi bien que moi, pouvoir réaliser qu’un problème doit être saisi par tous les côtés. Tu crois, dans ta naïveté, que nous n’avons qu’à mener un ours jusque devant le nez de Lasselille et le lui laisser descendre. Mais ce n’est qu’un côté, Museau. C’est, comme qui dirait, que l’action du moment. Mais il y a un avant et un après, et c’est ça que nous devons préparer. Nous allons protéger notre jeune ami contre l’excès de lumière, nous allons aiguïser ses dents, l’endurcir contre le froid, le rendre inébranlable comme un roc et en toutes choses le défaire, nœud après nœud. Et je suis d’avis que nous devrions commencer par la lumière. Tu as vu toi-même comment ça s’est passé pour des gens qui, après un long et agréable hiver, sont réveillés et jetés dans un soleil aveuglant. Ils supportent pas. C’est comme si on leur fichait une vérité trop insupportable devant les yeux. Le monde est sale, mon vieux, et c’est bien pour ça qu’il est mieux en hiver, quand on y voit que dalle. Nous, qui sommes endurcis, nous supportons une adaptation étape par étape à la lumière, mais des jeunes gens non consolidés encore, comme Lasselille, paniquent et se font une montagne de la moindre brouille, comme par exemple le fait de descendre un ours, qui devient quelque chose d’effrayant.

Ils remplirent leurs verres pour la troisième fois et laissèrent le vin développer sa chaleur en bouche.

– Tu veux parler du vertigo ? répondit Museau.

– Exactement. Vertigo, démence, folie, amok... les noms ne manquent pas. Y’en a qui se languissent après les femmes, d’autres après les bisous de nègre : ben, y’a des

types comme Lasselille qui doivent absolument se farcir leur ours. J'ai connu un particulier qui, un printemps, fut pris par une envie brûlante de faire la chasse aux mélopittes ondulés – ah ouais ! Faut peut-être que j'te précise, c'est une espèce de canari. Il filait partout dans les montagnes pour en trouver un, mais évidemment, y'en avait pas des masses. Alors on l'a rapatrié. Cette histoire a coûté un voyage de retour exorbitant à la Compagnie, plus seize canaris dans une animalerie d'Østerbro, lesquels arrivaient directos d'Amazonie, avant qu'il retrouve un état normal.

Tout cela était éminemment suggestif, et Museau comprit qu'il devait réviser sa propre proposition à la hausse.

– Tu veux donc dire qu'on doit mettre Lasselille à l'ombre ? demanda-t-il.

– Exact. Nous allons le préparer pour l'ours. Nous allons le défaire, nœud après nœud. À ce moment-là, il aura son ours et reprendra figure humaine.

Museau reboucha la bouteille, mais il en ôta aussitôt à nouveau le bouchon. Il restait si peu de vin que ça ne valait pas la peine de lésiner. Quand il eut fait cul sec, il se leva et resta un peu à vaciller au-dessus de la table. Le vin du Comte était fort, et incitait à l'action.

– T'as raison, Bjørk. Allons-y.

Lasselille revint bredouille d'une nouvelle tournée de chasse à l'ours. Il affirma avoir vu des traces, loin vers l'Île des Bécasses, des traces aussi grandes que le derrière d'un homme obèse, et les avoir suivies jusqu'à la mer libre. Pendant deux jours, il avait godillé de long en large, au bord de la glace, pour trouver l'endroit où l'ours avait accosté, mais de deux choses l'une : ou ce diable savait voler ou il s'était noyé. Bref, Lasselille n'avait plus trouvé la moindre trace de griffe.

C'est d'une voix étranglée qu'il raconta tout ça aux collègues qui étaient sortis de la maison pour l'aider avec les

chiens, et quand il eut fini de parler, il regarda Museau avec inquiétude.

– Qu’est-ce qui va pas avec tes yeux, Museau ? Qu’est-ce que t’as fait avec tes lunettes ?

Bjørken répondit rapidement :

– Museau va pas bien. Il a eu des problèmes de vue. Rien de grave, mais ses yeux sont un peu infectés. Il supporte pas la lumière, j’ai donc enduit ses lunettes avec de la graisse et de la suie de la cuisinière. Ça fait encore mal, Museau ?

Museau hocha la tête dans la direction de la voix de Bjørken.

– C’est presque insupportable, dit-il, dans un rôle de torture.

Il avança une main vers l’apprenti.

– Tu m’aides à rentrer, Lasselille ?

Lasselille n’avait pas d’objection au sujet de la pièce obscure. Il comprenait bien que le noir était nécessaire pour les yeux de Museau. Le Pétromax qu’on utilisait en hiver était suspendu au-dessus de la table. Il était maintenant muni d’un écran en tôle peint en noir et jetait un faible halo circonscrit au centre de la table. Une bougie brûlait sur la cuisinière, et au-dessus de la couchette de Bjørken, pendait une lampe à pétrole, en veilleuse. Du carton bitumé avait été cloué devant la fenêtre et une peau de bœuf musqué suspendue devant la porte, ceci pour ne laisser pénétrer aucun rai de lumière.

– Comme tu peux constater, Lasselille, on a été obligés de transformer l’été en hiver, rit Bjørken joyeusement en se frottant les mains. Nous devons ménager notre ami à moitié aveugle, tu comprends, baisser les lampes le plus possible et n’ouvrir les portes qu’en cas d’extrême nécessité. J’ai rentré de l’eau et du charbon pour les jours prochains et, si t’as rien contre, y’a un seau dans l’entrée pour les besoins naturels. Vaut mieux que notre ami se rétablisse le plus vite possible.

Lasselille posa des questions compatissantes au sujet des yeux de Museau, et eut droit, de la part de Bjørken, à un discours-fleuve sur cette maladie. Lasselille mit à profit ce discours pour repenser à l'ours qu'il n'avait toujours pas réussi à prendre, et se dit avec mélancolie que, puisqu'il n'arrivait pas à devenir un vrai chasseur, autant retourner à Hillerød et devenir cantonnier comme son père.

Bjørkenborg resta dans le noir pendant les deux semaines qui suivirent. Lasselille aurait bien voulu reprendre ses chasses, mais Bjørken lui fit savoir que Museau était un malade qui avait besoin de leur aide nuit et jour. Et naturellement l'apprenti ne pouvait pas se décharger de tous ces fardeaux sur les épaules de Bjørken.

C'est ainsi que Lasselille plongea dans un état d'hébétude que Bjørken, il le confia en chuchotant à Museau, interpréta comme un signe de bonne santé. Lasselille commença à reprendre du poids et ses yeux retrouvèrent une expression, même si celle-ci n'était pas encore tout à fait normale. Il restait le plus clair de son temps sur sa couchette, en proie à la déprime.

Un jour, il dit :

– Quand Museau sera rétabli, je ferai une dernière tournée et après, fini : si je n'ai pas d'ours, je repars avec la *Vesle Mari* en août.

Bjørken éjecta la chique de sa lèvre supérieure et y installa une nouvelle prise.

– Tu deviens raisonnable, mon ami. C'est évident que ça peut pas continuer éternellement comme ça. Et si les ours ne se laissent pas attraper par toi, c'est comme si y'avait plus aucune raison de pousser plus loin ton existence ici. Voilà une sage décision, Lasselille, qui montre que t'es à la hauteur de la situation. Bordel, c'est que t'es plus un morveux, à c'que j'vois. S'il faut qu'ce soit comme ça, et ben, ainsi soit-il ! N'en parlons plus.

Lasselille enfonça profondément la tête dans l'oreiller.